

des Tschouktes, du Kamtchatka, d'Okhotsk, de la Mongolie jusqu'à la Suède, la Norwège, tout ne seroit qu'une Sibérie, et notre civilisation de l'Occident commenceroit à l'Allemagne.

Ces seules considérations topographiques démontrent, je crois, jusqu'à l'évidence, que la Russie ne peut perdre la Sibérie par voie de conquête. Il n'est pas moins certain que la Sibérie ne peut d'elle-même se soustraire au joug de la Russie d'Europe.

Dans tout le nord de la Sibérie jusqu'au soixantième degré de latitude, peut-être quelquefois un peu plus haut, mais le plus souvent beaucoup plus bas, on ne rencontre d'abord le long des mers glaciales qu'un immense marécage ne dégelant jamais à plus d'une brasse de profondeur; l'hiver, couvert de neige qui s'élève au moindre souffle, s'amoncèle au moindre obstacle comme les sables de la Libye; l'été, tapissée d'une mousse jaune et blanche, à travers laquelle ressortent à tous momens en sources les cours d'eaux que la congélation éternelle du fond oblige de sourdre au-dessus de terre à la moindre inégalité. Des troupeaux de rennes sauvages habitent et paissent ces solitudes. Quelques familles éparses d'hommes aussi sauvages y végètent par le moyen de la chasse et de la pêche. L'indépendance réelle, l'affranchissement de presque tous liens sociaux, leur tiennent sans doute lieu de tout autre bien.

Viennent ensuite d'autres marais et terrains plus élevés, produisant çà et là quelques broussailles ou arbres nains et rabougris.

A cette seconde zone succède une troisième fort analogue, où les inégalités de terrains plus prononcées offrent alternativement des landes et des forêts humides. Celle-ci est bien plus favorable à l'espèce humaine et aux animaux, mais elle est tout aussi peu disposée pour fournir habitation saine que subsistance abondante à de nombreuses peuplades sauvages, ou à de grandes hordes de pasteurs.

La nature en Sibérie ne commence à se dérider que vers le cinquante-cinquième degré de latitude, et encore son sourire est-il bien sombre.